

LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTERAIRES DU CANADA.

"MIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST."—Salluste. Catil.

VOL. I.

TORONTO, SAMEDI, 13 MARS, 1858.

No. 9

LE MIROIR DU PARLEMENT.

Qui croirait que les *binettes* parlementaires tiennent sérieusement à se voir représentés dans un *Miroir*? La vanité est de tous les âges et de toutes les conditions,—nous l'avons découvert sans avoir l'esprit de La Rochefoucault ni la sagesse de Vauvenargues,—et nos députés veulent à toute force un miroir où ils puissent se mirer *in secula seculorum*... nous ne dirons pas *amen*. Le jeuneveau de la romance chantait à son amoureuxse :

"Miro dans mes yeux, tes yeux,
Majolie brunette!"

Mais nos députés, changeant ce refrain, diront d'une voix gouguenarde, à chacun de leurs commettants :

"Mire dans mes mots, tes sous,
Mon brave électeur."

En effet, M. Desbaratts, l'imprimeur de la Reine, a proposé au comité de se charger de cet : entreprise pour la modeste somme de vingt mille piastres, tandis qu'une autre personne s'est chargée de la faire pour huit mille; [nous prenons les deux extrêmes, mais il y a eu d'autres soumissionnaires.]

Eh! bien, l'imprimeur de Sa Majesté a demandé une somme trop élevée—il est vrai que nous ne sommes obligés—et le second dont nous parlons a dû faire de mauvais calculs, car le travail demandé par ce comité valait, cette année, douze mille piastres comme un sou. L'an prochain, le chiffre de vingt mille piastres ne serait pas trop élevé, car il est juste que les entreprises de ce genre ressemblent au vin qui, à chaque nouvelle feuille d'argent miso sur son bouchon, s'anéantit considérablement.

M. MacGee disait avec raison (nous ne sommes pas plus de l'opposition que des rangs ministériels; mais quand un homme nous dit une bonne vérité, nous croyons devoir en profiter, de quelque côté de la Chambre qu'il soit assis), M. MacGee nous disait donc avec raison que si la législation canadienne avait été plus prudente, plus prévoyante, on ne compterait pas à présent 45,000 Canadiens dans le seul Etat de New-York. D'un autre côté, M. Piché prétendait, l'autre jour, qu'en sa qualité de député d'un comté composé en partie de *Townships*, il avait été bien aise de lire dans l'adresse qu'on allait ouvrir de nouvelles terres à la colonisation. Par conséquent, ces deux députés ne voteront pas en faveur du *Miroir* que MM. Loranger et Hogan, qui se sont élevés l'autre jour contre les dépenses extravagantes du gouvernement, ne manqueront pas non plus de condamner.

—Qu'avez-vous fait pour la prospérité du comté de Berthier diraient l'été prochain des Berthiérois à M. Piché. Nous n'avons pas assez de chemins et nos jeunes gens s'expatrient.

—Est-ce possible? grand Dieu, s'écrierait M. Piché. Nous leur avons donné un *Miroir* de 20,000 piastres, où ils pouvaient nous entendre parler comme s'ils avaient été dans les galeries de la Chambre, et ils s'en vont! Les ingrats!

—Vontre affamé n'a point d'oreilles, feraient remarquer les Berthiérois.

—Comment affamé? Lorsque nous les nourrissions de la crème de notre éloquence, ils se disaient encore affamés! Les brutes!

M. MacGee aurait à rendre un compte non moins déplaisant à ses électeurs.

—Vous faites de longs discours, lui dirait un vieillard, car il est aussi facile à un Irlandais de jaser qu'à un Italien de chanter; mais vos paroles, au lieu d'être un baume, ne font qu'agran-

dir la plaie de notre misère, puisque chacune de vos longues phrases doit coûter au trésor public, une piastre ou peu s'en faut. L'an dernier, je n'avais qu'un fils dans l'Etat de New-York; mais ses deux frères l'ont rejoint. Sur les bords du lac Champlain, à Plattsburg, à Whitehall, ils ne chantent plus, il est vrai, l'air mélancolique de la *claire fontaine*; mais, du moins, le fruit de leurs sueurs ne sert pas à faire imprimer les longues tirades des *Assemblymen* d'Albany. Ce recueil de discours, ce *miroir parlementaire*, comme on le nomme assez sottement, peut renfermer de très-belles choses; "Je crois, ma foi, qu'il est bon; mais le moindre louis d'or ferait bien mieux notre affaire."

Nous allons poser une série de problèmes que les hommes compétents se chargeront de résoudre :

1e. Pour 20,000 piastres par an, combien de milles de chemin pourrait-on construire dans les nouvelles concessions?

Réponse.—X.

2e. Etant donné X milles de chemin dans les nouvelles concessions, combien de cultivateurs iront s'établir de chaque côté de cette voie?

Réponse.—Y.

3e. Si 0000 ou Y cultivateurs s'établissent dans les concessions, au lieu d'émigrer dans l'Etat de New-York ou dans celui de l'Illinois, combien leur travail vaudra-t-il à la province, à la colonne des importations et à celle des exportations?

Réponse.—Z.

4e. Si, au contraire, les 20,000 piastres sont employées à faire imprimer les discours des hommes parlementaires, qu'en résultera-t-il?

Réponse.—Une diminution sensible dans le prix du papier dont se servent les épiciers pour envelopper la cannelle, et un vide considérable dans le Trésor Public.

M. Dufresne s'est posé dans la Chambre comme l'ennemi déclaré de l'émigration canadienne. L'an dernier, il fit un rapport assez intéressant; mais qu'il remède a-t-il proposé? ou plutôt s'est-il mis à l'œuvre sérieusement? car, pour être juste, nous devons reconnaître qu'il a proposé un remède. Mais, vraies paroles! La grande plaie du gouvernement canadien, c'est le gaspillage des fonds publics et quelques journaux français auront beau noircir tous les matins le peuple américain, les Canadiens n'en iront pas moins aux Etats-Unis tant que durera le gaspillage des deniers publics.

Ces messieurs nous font l'effet d'un philosophe qui dirait à un homme battu par ses amis: "Restez ici, mon cher. Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? C'est ici que vous êtes né, c'est ici que vous devriez mourir. N'allez pas chez ce coquin d'en face qui vous démorosera sous prétexte de vous faire du bien. Chez lui, vous aurez le confortable, il est vrai; vous serez tranquille; mais, réfléchissez y, vous ne serez plus sur le plancher qui vous a vu naître, au milieu des vôtres."

—"Foin de mes amis qui me battent, répondrait le pauvre diable. J'aime ce plancher, il est vrai; mais non pas au point de lui sacrifier le bonheur de ma vie entière. Après tout, j'aurais pu naître aussi aisément là bas qu'ici, je pourrai donc vivre et mourir aussi aisément là bas qu'ici. Croyez-vous que l'Anglais, que l'Ecosais, que l'Irlandais, que l'Allemand, que le Français et que tous les peuples qui émigrent manquent de cœur, n'aiment point leur plancher natal? S'ils quittent ce dernier, c'est que la misère les y verge trop cruellement; mais